

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 186

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285479>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

n'en n'ont aucune idée, ni aucune connaissance et qui n'en auraient jamais entendu parler... Voilà comme sont tous les militaires de la France exécutée que nous avons eus par ici. S'il y en a quelques uns qui exercent encore quelque peu la religion, ils sont très rares. S'il y en a quelques uns, ils n'osent le faire paraître, ils doivent bien s'en garder.

Vers le 26 septembre 1792, un matin qu'il pleuvait à verse, voici un volontaire qui arrive de Laufon ventre à terre. En entrant à Delémont il crie à la garde qui était à la maison de ville de vite faire battre la générale que les Autrichiens étaient passés, qu'ils venaient contre Laufon; on bat la générale, tout le monde était en mouvement, soldats, bourgeois, tous couraient; les uns s'étaient déjà retirés à Moutier-Grandval, telle que M^{me} Pallain et ses enfants et aussi Brodhag, etc.

D'autres mettaient de côté les plus précieux de leurs effets, pour être prêts; au premier instant, d'autres se regardaient sans rien dire ne sachant que faire ni que dire. Les soldats faisaient leurs paquets. Le général et tout ce qui était français ici, les sentinelles des portes avaient tous abandonné leur poste; les uns couraient vers les Rangiers, enfin c'était un désordre, une confusion générale.

Les volontaires qui étaient à Reinach, à Aesch, Laufon (*) étaient déjà près de la scierie de Delémont avec les bœufs gras du pré de Voète, qu'ils avaient pris en passant. On est venu en avertir le général. Celui-ci est monté à l'instant à cheval et est allé à leur rencontre pour les faire retourner à leur poste et rendre les bœufs au pré de Voète. Il était très mécontent de leur façon d'agir. Les voitures de vivres étaient déjà parties avec le distributeur. Dans le même moment on a fait porter ordonnances sur ordonnances, les unes sur Laufon, les autres sur Porrentruy.

Après trois heures de ce tumulte, les nouvelles sont arrivées et on apprend qu'il n'y avait rien. (**) Depuis le camp d'Hunningue à Belfort tout a été aussi en mouvement pour deux coups de canon qu'on avait tirés avec quelques coups de fusil du côté de Reinsfelden où l'on di-

(*) Demars commandant des volontaires du Bas-Rhin, à Laufon, prit peur et se retira sans ordre sur Delémont, avec 500 hommes. Le général Falk, indigné, ainsi que tous les officiers et soldats du bataillon, de la lâcheté de Demars, lui intima l'ordre de retourner incontinent à Laufon. En passant à Soyhières le peureux Demars sollicita Deloyau, jeune homme de 18 ans qui commandait 50 hommes, de le suivre à Laufon. Ce jeune officier lui répondit qu'il ne le ferait pas et qu'un chef doit demeurer au poste qui lui est assigné. Demars ne savait montrer sa vaillance que dans le sac des églises et des convents comme à Porrentruy. En cela il a des imitateurs enragés à toutes les époques de troubles. Le Jura bernois en a vu de fréquents exemples à notre époque.

[**] Le 27 septembre deux officiers des troupes de Laufon vinrent à Delémont demander la destitution de leur commandant Demars, honteux de sa lâcheté du 25.

éclat dont les astres brillaient : ils semblaient dire :

— Réfléchissez... épelez-nous.

Et, subitement, le malade se sentit calmé, la sérénité revenait en lui. Il lisait, et il comprenait clairement l'espoir d'un monde meilleur, que Dieu a écrit sur le fond de la nuit, avec la poussière des étoiles et il pensait :

— Les chagrins d'ici-bas ne sont rien puisqu'ils passent et que nous aurons, en échange, le bonheur là-haut.

Et il continuait à regarder l'océan bleu du ciel, où étincelaient les astres.

(La suite prochainement.)

sait que c'était par là que les Autrichiens avaient dû passer. C'était le 26 septembre un mercredi, qu'on avait battu la générale à Delémont. (*)

(A suivre).

Aux champs

Le sainfoin. — Du soin à donner aux instruments agricoles. — Arvis utile.

Les plantes pérennes cultivées pour fourrages, et qui méritent réellement de l'être, sont peu nombreuses. Si l'on en excepte le Sainfoin ou Esparcette, la Luzerne, il n'y a que bien peu d'avantages à cultiver les légumineuses vivaces dont, chaque année, de pompeuses annonces viennent nous précéder le mérite.

Mais la Luzerne et le Sainfoin réunissent d'ailleurs un si grand nombre de qualités, qu'en vérité elle laissent peu à désirer.

Le Sainfoin seul fera l'objet de cet article, que j'abrègerai le plus qu'il me sera possible, sans pourtant omettre les détails nécessaires pour éclairer la pratique.

Le Sainfoin appartient à la famille des légumineuses, si riches en bonnes plantes. Ses racines sont vivaces, pivotantes, bifurquées, caractère qui les rend propres à lier et à retenir les terres légères et en pente, si sujettes aux éboulements occasionnés par les cultures annuelles. Ses tiges, hautes de 54 à 60 centimètres sont flexueuses; ses feuilles alternes, composées de huit à douze folioles et une impaire; ses fleurs, roussâtres, striées, terminent de longs pédoncules. Les sols calcaires, crayeux conviennent à sa culture, étant originaire des hauteurs crétacées, où il croît spontanément et d'où il est descendu dans nos plaines depuis la fin du XVI^e ou le commencement du XVII^e siècle.

Le Sainfoin est généralement regardé, et avec raison comme très propre à amender les terres naturellement peu fertiles, et surtout celles qui sont calcaires, nues, élevées et arides; il doit cette précieuse propriété au mode de ses racines, à sa longévité. Sa vie est si forte qu'il résiste à la rigueur des hivers les plus longs et aux plus grandes sécheresses, propriété qui ne se trouve dans aucune autre de nos plantes ordinaires cultivées en prairies artificielles.

L'Esparcette, cultivée sur les coteaux calcaires ou crayeux, ne donne habituellement qu'une coupe annuelle plus ou moins abondante, selon la saison et les soins que l'on donne à la sainfenièrre; le regain fournit une excellente pâture aux bêtes à laine fine et superfine, qu'il n'a jamais l'inconvénient si redoutable de météoriser comme le font le Trèfle, la Luzerne et toutes les plantes aqueuses; cet avantage est de la plus haute importance pour l'entretien de ces précieux animaux. Mais si nous cultivons le Sainfoin sur des sols argilo-calcaires, profonds et ameublés par de bons labours, et féconds en substances nutritives, son rendement alors devient considérable, et sa qualité ne laisse rien à désirer. C'est par ce mode de culture perfectionné qu'on a obtenu une variété de Sainfoin à tiges plus feuillées, plus moelleuses, à fleurs plus brillantes, d'un rouge pourpré. Cette amé-

[**] Cette fausse alerte de l'entrée des Autrichiens en Suisse, avait été donnée par le général de Ferrière, sans doute pour éprouver la vigilance des chefs des troupes d'occupation.

lioration est due à la culture que je nommerai volontiers culture jardinière. Je ne saurais trop en conseiller la pratique. La rotation pourrait être de 6 à 7 ans; après ce laps de temps, le froment suivrait sans inconvénient deux années de suite; puis viendrait une culture sarclée avec fumure; ensuite Orge, Avoine et Trèfle.

Ce riche assolement pourrait être adopté pour toutes les bonnes terres, soit argilo-calcaires, soit franches.

Le Sainfoin peut donc entrer dans les assolements de quatre ou cinq ans, etc.

La qualité de semence à employer pour un hectare doit varier en proportion de la grosseur de la graine, de sa qualité, de la nature du sol, de son état plus ou moins amélioré, de l'époque de la semaille, ce qu'il faut nécessairement abandonner à la sagacité et aux expériences des cultivateurs.

En général, il en faudra moins si la semence est de bonne qualité, si l'exposition est favorable, si le sol es bien amendé, si la semence est fraîchement récoltée; mais il vaut mieux pécher par trop que par trop peu, parce que plus la prairie est épaisse, plus le foin est menu et nourrissant. Si le Sainfoin est clair, les graminées de toutes sortes envahissent les places vides, les bromes, les dactyles pelotonnés et une foule d'autres, selon la nature particulière du sol. Mais si la prairie est bien fournie de Sainfoin, les tiges sont déliées, tendres, et ne s'élèvent pas à une si grande hauteur; or, si elles sont plus nombreuses, elles gagnent d'un côté ce qu'elles perdent de l'autre. D'ailleurs, les plantes très serrées étouffent dès la première année les plantes étrangères qui leur disputent le terrain, elles rendent inutiles les sarclages dispendieux, elles se défendent mieux contre la sécheresse; on a même remarqué que dans ce cas, les tiges les plus vigoureuses étouffaient leurs voisines, et qu'il n'en restait réellement sur le sol que le nombre qu'il pouvait nourrir.

Les avantages de la culture du Sainfoin sont les mêmes que ceux de la Luzerne: augmentation de fourrage sec pour l'hiver, de fourrage frais pour le printemps et l'été, entretien d'un bétail nombreux et bien nourri, amélioration du sol, qui, d'impropre avant la culture du sainfoin à la production du froment y devient favorable à la suite de cette culture; et ce qui mérite une attention particulière, c'est que, par le moyen du Sainfoin, on utilise des sols qui, sans cette culture, resteraient improductifs.

Bien que les récoltes de cette plantes n'y soient que peu abondantes, elles ne laissent pas d'augmenter la somme des fourrages, sans dépenses, et de fournir d'excellents pacages pour les bêtes à laine fine et superfine, sur lesquels elles ne sont pas exposées à être météorisées comme par l'usage du Trèfle et de la Luzerne.

Tels sont les précieux avantages qui résultent de la culture soignée du sainfoin.

Si dans tous les domaines l'ordre est un sûr garant de prospérité, c'est surtout à l'agriculture qu'il a besoin d'être appliqué. Nous ne voulons pas parler ici de l'ordre en général, mais seulement pour ce qui concerne les instruments de campagne. Si vous êtes vous-mêmes très actif vous obtiendrez facilement de vos ouvriers et de vos

domestiques qu'ils soient matineux, consciencieux dans leur travail, vous réussirez même à leur faire soigner convenablement vos bestiaux, mais ce que vous n'obtiendrez que difficilement et avec grand peine, dit avec raison M. Dumuid dans son *Journal Suisse d'agriculture*, c'est que tous les outils et instruments dont ils se servent soient régulièrement nettoyés et remis en place.

En arrivant à la ferme, la journée finie, ils jettent dans un coin l'instrument qu'ils tiennent comme s'ils étaient pressés de s'en débarrasser, ou bien le mettent à sa place rempli de terre, au risque de le retrouver rouillé le lendemain.

Mais s'il y a des ouvriers négligents, que dire des patrons qui tolèrent que des charrettes et des herses restent plusieurs jours de suite dans les champs le soc ou les dents enterrés? Il n'est pas rare de voir les rouleaux qui pourissent dans les fossés, les brouettes et les tombereaux rester exposés à la pluie et au soleil, les harnais dans la cour de la ferme ou entassés à l'angle d'un bâtiment. Quant aux petits outils, pelles, pioches, râpeaux, etc., combien n'en use-t-on pas, ou plutôt combien n'en perd-on pas? car la plupart du temps ils disparaissent sans qu'on sache où ils ont passé.

Le cultivateur ne doit pas perdre de vue que les petits ruisseaux font les grandes rivières et que par conséquent les petites économies font les grands bénéfices. Dans une ferme, rien ne doit être perdu; tout peut servir, mais si d'un côté on ne doit pas laisser perdre la plus infime paillette du battage et les moindres déjections animales, le cultivateur doit d'un autre côté vouer tous ses soins à conserver tout ce qu'il possède. Un cultivateur soigneux veillera à ce que tous les instruments et outils dont on se sert soient rentrés dans un hangar après avoir reçu les soins de propreté qu'ils réclament.

C'est aussi en revenant du travail qu'il faut s'assurer du bon état de l'outillage, afin que lorsqu'on voudra retourner au travail on retrouve chaque chose à sa place et que l'on ne perde pas son temps à chercher ou à réparer les outils comme c'est souvent le cas.

Viande. — On a calculé que le rendement net d'un porc bien engraisé était de 92 p. % du poids vivant. Pour une bête bovine le déchet est de 35 % et va même quelquefois jusqu'à 45 p. %. Pour le mouton le déchet est encore plus considérable. D'expérience faites, il nous a toujours paru que de toutes les viandes de boucherie, celle de mouton est la plus chère.

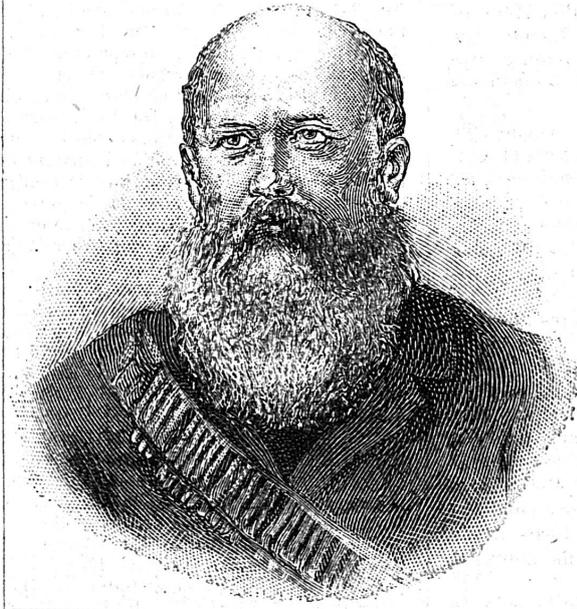
L'HYGIÈNE PRATIQUE

Le Vêtement

Le meilleur moyen de se vêtir sainement serait, avant tout d'être à l'aise au lieu de compliquer sa toilette au point de perdre la liberté harmonieuse des mouvements, mais il faut sacrifier à la Mode... cruelle déesse dont l'inconstance et la fantaisie n'ont pas de bornes. Gracieuse? rarement, mais elle le paraît toujours quand les yeux sont habitués et cela vient très vite.

Allez donc porter aujourd'hui de grosses manches, ou des crinolines ou des tournures... La mode actuelle est plus esthétique,

LE GÉNÉRAL DELAREY



Chef des commandos
boers du Nord du
Transvaal

elle dégage mieux l'apparence naturelle, mais elle n'est pas extrêmement conforme à l'hygiène. Enfin, comme il serait plus inutile d'essayer de la détrôner, essayons donc au moins de l'accommoder le plus possible à notre nature et à notre bien-être.

Prenez le premier des vêtements: la chemise. On la fait en toile ou coton, ou soie, ou flanelle. La meilleure serait la plus rugueuse, celle qui exerce sur la peau une action stimulante par le frottement des pores qu'elle nettoie, mais on la rejette comme trop laide au profit de la fine étoffe de batiste ou linon, or ces tissus s'humidifient, se plissent, refroidissent vite et amènent le rhume au premier courant d'air.

Ils sont jolis, mousseux, fous, ils cadrent bien avec l'élégance, ils sont doux comme l'épiderme qu'ils recouvrent, mais ils sont malsains.

La flanelle, l'épaisse et rude flanelle qui grossit, dont l'odeur persiste à travers les étoffes, est infiniment meilleure pour la santé, parce qu'elle reste chaude même étant mouillée, mais elle conserve de graves inconvénients: elle se rétracte, se durcit et n'a plus d'action, aussitôt que ses propriétés absorbantes sont passées, ce qui arrive après absorption des premières sueurs. Elle est d'un blanchissage impossible à la lessive, seul système de nettoyage antiseptique et destructeur des microbes.

De plus, la grosse chemise de flanelle est inélégante, une mondaine ne s'en arrangerait jamais. Le record de l'utile et de l'agréable — sans être extrêmement dispendieux — est la chemise de soie; elle se fait d'un tissu souple, léger, aisément lavable. Elle dure autant que le linge et est absolument hygiénique. Elle ne refroidit pas la peau et reste tiède même étant moite, elle s'interpose entre l'air extérieur et le corps pour lui éviter les frissons, refroidissements et par suite atteinte de pleurésie, grippe, bronchite, de plus elle est préservatrice des violents courants électriques de l'atmosphère. — On sait que pendant les orages on doit se couvrir de soie.

Aujourd'hui on fabrique une soie artificielle composée chimiquement avec de la cellulose. Pour l'ameublement on peut s'en contenter si, toutefois, elle n'est pas forte-

ment étherisée, ce qui la rend très inflammable, mais pour le vêtement, il faut la rejeter, car elle ne contient pas de propriétés magnétique et physiques de celle due au produit de sécrétion du ver à soie. On la reconnaît au toucher, à la cassure et surtout à l'inflammabilité.

Faut-il maintenant parler des couleurs? Elles sont exquises et font valoir la peau mais il faut se garder avec soin des substances nuisibles qui les composent et choisir de préférence le blanc et le crème. Les nuances ont une action sur le cerveau, les neurasthéniques, les déments sont souvent exaspérés par la vue de certaines couleurs, le rouge et le vert surtout, tandis que le jaune et le rose sont des calmants.

Il faut donc en déduire que, généralement la couleur est nuisible à la santé, les oculistes vont même jusqu'à prétendre qu'elle est hostile à la chance — à côté de cela on lui donne le symbole de l'Espérance, probablement parce que c'est la couleur du printemps. Le mauve et le rose sont gais et portent à la joie, le bleu conduit au rêve, le jaune à l'orgueil, le blanc à la pureté et toute la gamme des nuances représente la gradation des pensées...

Sans y croire absolument, ne peut-on dans la mesure du possible tenir compte des petites choses qui lient peut-être le bonheur à la vie...

RENÉE D'ANJOU.

La chaleur à New-York

On publie des détails à la fois pittoresques et terrifiants sur le spectacle qu'offre depuis une quinzaine la cité de New-York.

Les souffrances endurées dépassent l'imagination et les accidents dépassent les prévisions. C'est un véritable sinistre en présence duquel on se trouve, un sinistre qui se répète chaque jour.

L'épouvantable chaleur a commencé le 2 juillet. Le thermomètre enregistra ce jour là 99 degrés Fahrenheit, record qui, dans tout le siècle dernier, ne fut battu qu'une seule fois, le 7 septembre 1881, où